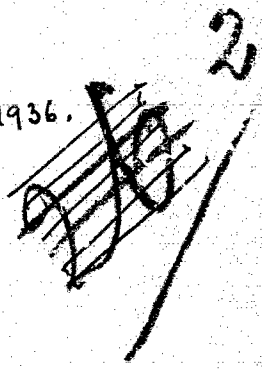


Les Cahiers du Plateau - Septembre 1936.

(André Gide et le Communisme par)
Claude Naville -



« Ce communisme si hostile à tous mes intérêts et à tous mes penchans exerce sur mon âme un charme dont je ne puis me défendre. Des êtres ont résisté et puis cède à cet appel qui, les ayant sollicités, est devenu pour eux une voix dominante.

Dans son étude sur *André Gide et le communisme*, Claude Naville nous expose les raisons de sa confiance en faveur du marxisme. Quelle émotion avons-nous ressentie à lire ces pages d'un camarade disparu qui s'il était notre ami de prédilection, fut aussi notre maître à tous et notre modèle. Celui dont l'action fut bloquée si tôt par la maladie avait pris précocement part au combat de l'intelligence pour le matérialisme historique.

Ses travaux parus dans nos *Cahiers* (dont il fut le brillant promoteur) nous enseignèrent, par la précise valeur de leur documentation, les phases successives de la structure économique et sociale de l'U. R. S. S.

La plus importante partie de l'ouvrage est réservée au chapitre sur André Gide dont l'adhésion au communisme préoccupa si vivement le monde intellectuel (si l'on peut nommer faussement conversion, la résolution de l'écrivain en la doctrine marxiste). Précédemment, Gide, au cours de son *Journal*, avait avoué ses secrètes préoccupations et qu'après une série de raisonnements et d'études, sa raison rejoignait son cœur, parti le premier à la conquête de l'humain. Citant son auteur, Claude Naville nous rappelle que Gide croit en effet au progrès de l'homme et de la société. Il croit que l'homme n'a pas tout donné, il pense que puisque l'homme n'a pas toujours été ce qu'il est, il ne le sera pas toujours. Et le progrès, c'est le communisme qui en est désormais le moteur : « l'homme peut, par le communisme, parvenir à une plus haute culture parce que c'est le communisme qui peut et qui doit permettre une nouvelle forme de la civilisation ». (pages de *Journal*).

C'est dans cet esprit que Gide réfuta les arguments de ses confrères lors de cet entretien organisé sous le patronage de « l'Union pour la Vérité ». « Ce qui m'a fait venir au communisme, dit-il, et de tout mon cœur, c'est la situation qui m'était faite dans ce monde, cette situation de favorisé me paraissait intolérable ». Plus d'un ne se sent-il pas apte aux mêmes réactions devant cette profession de foi et, bénéficiant d'un régime trop souvent injuste, n'éprouve-t-il pas, au fond de sa conscience, cette inquiétude du rescapé à l'abri dans sa barque de sauvetage, voyant périr autour de lui les naufragés qui, peut-être mieux que lui, auraient su utiliser les complaisances du sort.

Naville poursuit ainsi son commentaire : « Il est peu à la mode de nos jours de croire au progrès de l'humanité, et surtout de le dire. Dans une société qui recule sur tous les terrains, au milieu d'une classe qui dépérit, c'est prendre figure de gêneur, de trouble-tête. Une telle croyance est fort mal accueillie, mais Gide ne s'en soucie guère. Il sait que, malgré les détours, l'homme se perfectionne, que la société humaine ne peut rester figée dans sa forme présente, que si les individus et les classes meurent, l'homme et l'humanité vivent. Cette poursuite du progrès humain, il cherche donc à la résoudre par des moyens humains », et c'est dans cette erreur que réside le prix de sa collaboration.

Nous sera-t-il permis de clore cette insuffisante étude en citant quelques fragments de notes laissées par Claude Naville. « Ne pas courber la ligne de sa vie, ni se laisser croître sur ce tronc lisse un lierre équivoque, émonder, toujours purifier », de telles paroles ne sont-elles pas dignes du caractère incorruptible de notre ami, ou encore les lignes de celui qui regardait face à face jusqu'aux plus ténébreuses des réalités. « On arrive bien à se familiariser avec la mort en général, la mort des autres. On arrive aussi, dans des vagues de trouble, d'exaltation ou de bluff, à considérer la sienne propre, comme une ultime et confortable position de repos. Mais lorsqu'on se voit approcher, quand on apprécie sa marche et sa distance, celle brutale terreur vous saisit. Comment ne pas faiblir lorsqu'il faut prononcer l'horrible mot de mort, en parlant d'un étranger, et devant elle, hormis soi, il n'y a que des étrangers, mais en parlant de soi-même, de cette main moite et veinée de bleu, encore active au commandement, de cette image immobile à volonté que le miroir réfléchit, de ce ricanement qui remplit la cellule aux panneaux de pierre, de soi-même enfin ? ». Pourquoi nos attachements conjugués n'ont-ils pu mettre en déroute l'effroyable accomplissement de cette prescience prophétique ?

Christiane LORIOT DE LA SALLE.